

**Groupe de Recherches Matérialistes – 7<sup>ème</sup> séance (20/12/2008)**  
**Section Commune de Paris II – 1<sup>ère</sup> partie**

**Stéphane Pihet, « Marx, Blanqui »**

*Préalable*

Il nous a semblé à Quentin et à moi que nous avions travaillé séparément une même question, celle de l'*interpellation* tel qu'Althusser a pu la penser et qui rejoue pour notre compte la thèse des effets-matérialistes d'un discours, selon l'énoncé : « *L'idéologie interpelle les individus en sujets* ». Aussi faudrait-il brièvement en rappeler le sens tant cette interpellation, de façon plus ou moins explicite, plus certainement chez Quentin, travaillera nos deux interventions. La première sur Blanqui. La seconde sur Bakounine.

Althusser, dans ses *Ecrits sur la psychanalyse* nous en rappelle la loi, dans une critique de la théorie lacanienne du signifiant : « *Tout discours produit un effet de subjectivité. Tout discours a pour corrélat un sujet qui est un des effets, sinon l'effet majeur, de son fonctionnement. Le discours idéologique « produit » ou « induit » un effet de sujet* »<sup>1</sup>. Et ces discours, dans la façon qu'ils ont de reproduire les rapports de production, s'ils font exister ou véhiculent des « idées », celles-ci bien loin d'avoir pour existence un mode d'être idéale ou spirituelle, ont une *existence matérielle*. Là se tient la distinction entre le signifiant lacanien de l'effet-matérialiste du discours. Ce qui pourrait se dire autrement : toute interpellation, qui assure l'assujettissement à une idéologie dominante, détermine les actes pratiques du sujet en tant qu'ils « *s'inscrivent, au sein de l'existence matérielle d'un appareil idéologique, fût-ce, souligne Althusser, d'une toute petite partie de cet appareil : une petite messe dans une petite église, un enterrement, un petit match dans une société sportive, une journée de classe dans une école, une réunion ou un meeting d'un parti politique, etc* »<sup>2</sup>. Ce qu'Althusser veut nous faire comprendre, c'est qu'un discours idéologique suture le sujet par des *rituels* dans lesquels nos pratiques s'inscrivent, et qu'il règle notre comportement en lui inculquant des normes pratiques. Pour expliquer cette thèse, Althusser citera l'exemple de Pascal : « *Mettez-vous à genoux, remuez les lèvres de la prière et vous croirez* ». Ainsi ce qui détermine une croyance ce n'est pas tant son niveau idéal que les actes eux-mêmes. Or et, c'est ce point qui déterminera nos analyses, si les appareils idéologiques d'Etat ont pour fonction d'inculquer l'idéologie dominante, celle-ci n'est pas intériorisée à l'état pur mais elle est transformée par la conjoncture, ce qui explique qu'un sujet n'est pas parfaitement suturé par l'idéologie. Et c'est précisément là que se joue la question de la résistance, au cours de cette transformation, opérée chez Althusser par la distinction idéologie primaire, idéologie secondaire et qui fait qu'il n'existe pas d'idéologie spontanée. Ils nous a semblé que c'est là précisément, insurrectionnellement, que se tiennent Blanqui et Bakounine. Là, dans leur divergence critique. Leur effet de vérité désignerait alors l'existence d'une résistance, son incorporation, que nous nommons la subjectivation révolutionnaire comme forme d'une contre-interpellation et qui nous amènera à penser, pour peut-être les distinguer le Sujet politique et le Sujet Révolté sous la conjoncture « Commune de Paris de 1871 ».

Pour ma part, du côté de Blanqui. En gros, la question, que je me suis posée, porte sur « le mot d'ordre insurrectionnel », ou le « cri révolutionnaire ». C'est-à-dire de tenter ce que j'avais nommé l'autre fois une phénoménologie matérialiste dans ses effets de seuil, tenter de comprendre, dans une conjoncture donnée, comment et pourquoi un mot d'ordre convoque ou non le peuple, l'interpelle ou pas mais selon cette condition que ce cri porté, dans son

<sup>1</sup> Althusser, « Trois notes sur la théorie des discours », dans *Ecrits sur la psychanalyse*, p.168.

<sup>2</sup> Althusser, « Idéologie et appareils idéologiques d'Etat », dans *Sur la reproduction*, p. 300-301.

signifiant ou discours, est attendu et reconnu par tous et cela d'autant plus chez Blanqui. J'entends par cri révolutionnaire ceci : alors qu'un réel donné se définit collectivement par son *impossibilité même* face à l'insupportable d'une praxis organisée, – ici, l'action du gouvernement de la Défense nationale et ses négociations de paix –, le mot d'ordre fera *de cette impossibilité l'objet à dépasser pour continuer à vivre*. Mot d'ordre qui aura pour effet de vérité, - dans son échec même – de réfléchir une temporalité singulière du temps révolutionnaire.

### **Introduction**

Partons de cet énoncé faussement simple, qui a au moins le mérite de nous sauver de quelques méprises : Blanqui n'est pas Marx. Dire les choses ainsi, non seulement nous amène à ne pas vouloir mais surtout à ne pas pouvoir lire Blanqui avec les mêmes instruments d'analyse que nous avons mis en place depuis quelques semaines. Il s'agira alors de toute autre chose. Il nous force à en inventer de nouveaux aussi bien dans notre méthode, que dans la façon que nous avons de réfléchir une pensée dans une conjoncture. Dire « Blanqui n'est pas Marx », nous soustrait autant qu'il nous ouvre alors à des analyses au moins pour quatre raisons, autres que celles qui se donneraient dans l'évidence de cet axiome. Je les énonce brièvement pour mieux les développer.

La première, tient au fait que Blanqui, à la différence de Marx, n'a pas écrit à proprement parler une œuvre. Si nous devons lui accorder le mot de théoricien, cette position n'existe et ne s'exprime chez lui que sur le mode singulier de la circonstance. Aussi dans la matérialité même de son écriture, nous aurons à faire à des articles, signés en date et en lieu, « *chargés des conditions dans lesquelles et contre lesquelles ils ont été écrits* », ce qui ne signifie en rien pour autant qu'ils n'appartiennent pas à une même histoire mais se réfléchissent dans une temporalité complexe où la question sera de savoir qui de l'histoire ou de la conjoncture est le mot d'ordre de l'autre. La seconde, c'est qu'en l'absence d'une œuvre le mode opératoire, le procédé d'écriture blanquiste est celui de l'*intervention*, qui ne s'instruit, ni ne se réfléchit, comme chez Marx, dans un procès rectification d'une œuvre se réfléchissant elle-même. Nous sommes plutôt en présence d'une pensée structurée par des *certitudes* très tôt énoncées, qui ne trouvent alors pour énonciation que le mode prescriptif, l'action, selon un état d'urgence donné, donc fait de priorités. Il s'agit toujours pour lui de régler les urgences, satisfaire les besoins immédiats. Un mode opératoire que nous nommerons : « *mesures à prendre* », ou « mot d'ordre » qui constituera à mon sens, le dispositif blanquiste de véridiction conjecturale. Enfin troisième raison, nous le savons avec Althusser, Marx invente un nouveau continent, le continent « Histoire », et que c'est depuis ce continent ouvert, et le processus objectif qui est le sien, que nous réfléchissons son œuvre comme mouvement de l'émancipation. Blanqui serait alors d'un autre continent. On peut le nommer historiquement d'un *socialisme pré-marxiste*<sup>3</sup>. On peut aussi l'entendre comme une forme singulière de nomadisme, ou pour le dire autrement d'une logique du vivant, ce qui donc ne condamne en rien sa pensée en spectre d'une pensée déchu. L'enjeu est plutôt de toujours considérer notre thèse des *effets-matérialistes*, que nous rappelions lors de notre dernière séance.

Dire enfin, « Blanqui n'est pas Marx », peut nous permettre de choisir Marx comme référent analytique. C'est un choix que nous faisons pour pouvoir aussi parler de Bakounine, non pour juger l'un depuis l'autre mais en cerner leurs effets de vérité propres au sein de la conjoncture de la Commune de Paris.

---

<sup>3</sup> Il serait sur ce point intéressant de s'attarder sur l'analyse qu'en propose Engels en 1874, dans son adresse : *Le programme des réfugiés blanquistes de la Commune*.

### ***De quoi Blanqui est-il le nom ?***

Selon ces conditions posées, j'ajouterais cette remarque. Dire « Blanqui n'est pas Marx », nous renvoie à cette seconde question : *Blanqui est-il Blanqui ?* Elle se pose d'autant plus et *doublement* en 1871, - elle serait tout autre en 1848 -, que d'un homme, il devient, et parfois *malgré lui et contre lui-même*, un mot d'ordre, ou comme le formulait Thomas « la capitalisation de la mémoire des luttes », qui sera elle-même au sein de la Commune l'objet d'une lutte, mais se confondant au signifiant « Commune », à ce point que l'un ne semble pouvoir se réfléchir sans l'autre ou par l'autre. Doublement, parce que Blanqui fut peut-être et surtout le grand absent, emprisonné le 17 mars, veille de l'insurrection qui décidera de la Commune et deviendra par cette présence-absente, contre laquelle butera sans cesse le Conseil, non pas simplement un nom parmi d'autres ou un peu plus que les autres. Blanqui est *Le Nom surnuméraire* porté par la Commune, la *preuve vivante* du modèle insurrectionnel passé et présent. Il est, *sera le Nom* de ceux qui n'en portent pas politiquement, qui se nommèrent ou furent pour cela calomniés « les obscurs », les « sans-noms » de la Commune, ceux qu'Arnould décrira en ces termes au lendemain du 18 mars :

*« Qu'étaient ces hommes, que valaient-ils, qu'allaient-ils faire ? Autant de point d'interrogations vraiment terribles dans une situation si tragique. La première ville de l'univers, la plus éclairée, celle qu'on est habitué à considérer comme l'avant-garde de la civilisation et du progrès, appartenait non seulement à l'inconnu mais aux inconnus.*

*Il y avait là, à l'hôtel de ville, un gouvernement anonyme, composé presque exclusivement de simples ouvriers, ou de petits employés, dont les noms, pour les trois quarts n'avaient guère dépassé le cercle de leur rue ou de leur atelier. A quelque point de vue que l'on se plaçât, cela avait quelque chose d'inouï et d'effrayant. Au 4 septembre, comme au 24 février, les noms des hommes portés au pouvoir par la Révolution étaient du moins un programme. On les connaissait. Ils avaient un passé qui semblait répondre de l'avenir. Ils avaient des antécédents. Satisfaits et mécontents savaient ou du moins croyaient savoir à qui ils avaient à faire. Mais cette dictature anonyme, je le répète, que contenait-elle dans ses flancs ? Ce fut là, dès le premier jour, le grand caractère de cette Révolution du 18 mars. A l'hôtel de ville, il y avait des hommes dont personne ne connaissait les noms, parce que ces hommes n'avaient qu'un nom LE PEUPLE ! La tradition était rompue. Quelque chose d'inattendu venait de se produire dans le monde ».*<sup>4</sup>

Si je dis que Blanqui fut le Nom de ceux qui n'en portent pas politiquement, ce n'est pas au sens où il en serait le représentant mais parce qu'il en est la force.

Le tort – si je puis employer cette expression - de Blanqui n'est pas qu'il n'est pas Marx, mais qu'il s'appelle *démesurément* Blanqui, et cela autant du côté des communards que celui des versaillais.

Pour en témoigner, avant d'analyser ce point, je voudrais vous citer quelques passages. Et mon choix a été celui des versaillais. Pour témoin donc Thiers. De lui, deux formules qui en disent long. La première lors de l'arrestation de Blanqui le 17 mars, que Thiers désirait comme un acte politique de première importance et même de nécessité – Blanqui se trouve alors en fuite loin de Paris, malade, recherché pour sa participation à l'insurrection du 31 octobre –, réjouit de l'annonce : « *Enfin, nous tenons le plus scélérat de tous !* ». Il est *celui* qui devait être arrêté et nul autre. La seconde formule de Thiers doit s'entendre dans le contexte des otages. Cette mesure prise par décret le 4 avril, le Conseil, ayant fait emprisonné des personnalités importantes, dont l'archevêque de Paris, espérait pouvoir échanger 74 otages contre un *seul* : Blanqui. Trois négociations eurent lieu du 6 avril au 2 mai. Une

<sup>4</sup> Arthur Arnould, *Histoire populaire et parlementaire de la Commune de Paris*, éditions JML, p. 102-103.

commission de sûreté générale vota un crédit de 50 000 francs pour obtenir sa libération. Refus de Thiers : « *Rendre Blanqui, c'est donner une tête à l'insurrection* », ou variante, rapporté par Flotte : « *Rendre Blanqui à l'insurrection, c'est lui envoyer une force égale à un corps armée* ».

Qu'il me soit enfin permis de lire un dernier passage qui prouve l'irrationalité d'un Etat policier et qui semble être en écho avec ce que nous sommes de nouveau en train de vivre. Il s'agit ici de relever les conditions de détention de Blanqui dans son dernier lieu d'enfermement, une forteresse au milieu des eaux, d'où il rédigea *L'Eternité des astres*. Ce que l'on comprend à lire ces lignes, c'est que, lui, un malade fatigué qui n'aspire qu'à la contemplation du ciel et au silence, n'est plus perçu comme un simple corps d'homme vieilli, dont la faiblesse même ne peut plus rien faire craindre à toute autorité mais qu'il incarne *la Menace en soi*. Il est *en soi* un acte de résistance, un risque. Il est *le nom* Blanqui. Le passage est long, mais simplement descriptif, extrait du livre documenté de Dommanget sur Blanqui et la Commune, et il nous faut y ajouter les conditions déplorables de son emprisonnement. Voici : « *Le lendemain de son arrivée, Blanqui reçut la visite du commandant qui, d'ordre supérieur, venait lui faire connaître les instructions sévères reçues au Ministère de la Guerre. A la moindre incartade, à la moindre tentative, feu sur le prisonnier. Si l'on tentait de l'enlever, feu encore : on ne devait livrer aux assaillant qu'un cadavre.*

*Deux fois par jour, matin et soir, pendant trois quarts d'heure, Blanqui avait l'autorisation de prendre l'air sur la plate-forme. Mais cette double promenade quotidienne, amenait un branlebas de la garnison et un luxe de précautions incroyables. Le pont-levis se levait à grand fracas de chaînes ; le poste d'entrée prenait les armes. Blanqui trouvait à la sortie de sa casemate un soldat sabre nu à la main et sur la plate-forme le factionnaire précédemment de garde à sa fenêtre. En outre, un geôlier le suivait. Défense de se pencher pour voir de plus près les murailles, défense de s'approcher du parapet. Au plus petit écart, soldats et guichetiers attentifs le rappelaient à l'ordre. Le pont-levis s'abaissait au retour et les hommes de gardes réunissaient leur fusils, tout péril était conjuré »<sup>5</sup>.*

Faire taire le nom Blanqui en s'attaquant à l'homme, c'est contraindre au silence son mot d'ordre. Ce qui prolonge, me semble-t-il, ce que nous avons déjà soulevé, lors notre dernière séance, sur la question du *signifiant insurrectionnel ou contre-révolutionnaire*. Il les rejoint parce que invoquer le nom de Blanqui, c'est certes invoquer un homme, mais autant une idée, qu'une forme-Commune, ou plutôt qu'une idée, une *force*. C'est ce premier point que je désire prolonger maintenant.

En somme, Badiou nous est encore précieux : « ***de quoi Blanqui est-il le nom ?*** ».

J'évoquais il y a quelques instants discrètement le *Parti imaginaire* face à l'irrationalité d'une décision d'Etat. Or ce comité a signé, aux éditions *La Fabrique*, la préface du livre de Blanqui, « *Maintenant, il faut des armes* » dont je voudrais m'approprier quelques énoncés, d'autant plus que ces pages sont belles. Mais de cette beauté singulière, d'une esthétique nietzschéenne, faisant du révolutionnaire Blanqui, un artiste nietzschéen, inventant de nouvelles possibilités d'existence, un penseur de l'immanence insurrectionnelle. A nous, de prolonger ce geste esthétique en une position et une analyse matérialistes par ses effets de vérité propre.

« *Le nom de Blanqui, écrit-il, ne se rapporte pas à une personne, mais à une possibilité existentielle, à une façon d'être-là, à une puissance d'affirmation* », une « *évidence sans fond de l'existence révolutionnaire* »<sup>6</sup>, ce qui, peut se traduire en un devenir-force, une intensité ayant pour effet de vérité, de libérer les forces créatrices de la société. Si Blanqui fut tant redouté et reconnu, ce que n'est pas tant comme chef. Des chefs, il y en a, et il y en a même à chaque arrondissement. Et sur ce point Marx a raison de pointer dans sa Lettre du 12 avril :

<sup>5</sup> Maurice Dommanget, *Blanqui la guerre de 1870-71 et la Commune*, éditions Domat, p.137-138.

<sup>6</sup> Auguste Blanqui, *Maintenant il faut des armes*, préface, éditions la Fabrique, p. 9.

« Mais l'accélération ou le ralentissement du mouvement dépendent beaucoup de semblables « hasards », parmi lesquels figure aussi le « hasard » du caractère des chefs appelés les premiers à conduire le mouvement. ». Et précisément, Blanqui n'est pas ce hasard. Il n'est pas un chef que l'on pourrait perdre, parce qu'il serait peu de chose face aux conditions objectives d'une conjoncture. Marx lui-même affirmait déjà dès *Les luttes de classes* : « Le prolétariat se groupe de plus en plus autour du socialisme révolutionnaire, autour du communisme pour lequel la bourgeoisie elle-même a inventé le nom de Blanqui »<sup>7</sup>. Marx qui en 71 affirmera que Blanqui fut le chef manquant de la Commune.

Si donc il est redouté, c'est comme puissance, puissance qui postule par sa présence, son écriture et sa voix « mesurée, familière et précise, la moins déclamatoire possible » l'affirmation d'une possibilité de vie, qu'il nomme « le communisme » d'autant plus puissante qu'elle est d'abord une science. Si Blanqui donne la preuve de quelque chose, c'est qu'il existe une science de l'insurrection, qu'il existe une logique de la révolte, une intelligence de l'émeute<sup>8</sup>, faisant de lui, selon Vallès, « le mathématicien froid de la révolte et des repréailles, qui semble tenir entre ses maigres doigts le devis des douleurs et des droits du peuples ». Nous en trouverions confirmation dans les détails des articles de *La patrie en Danger*, dans ses articles du 7 du 9, du 12 ou du 13 septembre sur la défense de Paris, celui du 10, sur l'organisation de la Garde Nationale, qui font de lui un véritable Général de la guerre civile, reconnu par tous, ou dans la façon de mener à terme une bataille de rue dans ses *Instructions pour une prise d'arme*. Ainsi témoigne le conservateur Weiss, de son voisin tout aussi conservateur, jeune rédacteur au Journal des Débats, un soir dans le club de Blanqui : « Combien de fois ne l'ai-je pas entendu soupirer au moment où Blanqui faisait un exposé quotidien des événements du siège, des fautes du gouvernement, des nécessités de la situation : « Mais tout cela est vrai ! Mais c'est qu'il a raison ! Mais quel dommage que ce soit Blanqui ! » Je pensais comme lui, je le disais comme lui, mais je ne soupirais pas. La vérité est bonne, de quelque côté qu'elle vienne »<sup>9</sup>.

Cette vérité, c'est un possible réel, qui, par l'arme et la discipline, est capable de réactiver la devise moribonde « Liberté, égalité, fraternité » en son effet de vérité insurrectionnelle : « Qui a du fer a de pain »<sup>10</sup>. Une science du possible qui doit s'entendre politiquement, stratégiquement, rationnellement. Je veux dire, une science qui donne raison au réel et lui donnant raison l'affirme comme révolution. Décompter, recenser le réel, partir de ce que l'on a, ici et maintenant, en tenir compte à tout prix, et non partir de ce qui lui ferait défaut ou ce qu'il pourrait être. Ce que je nommais, une immanence. Pas de rêveries blanquiste, pas de romantisme, aucune métaphysique où se perdre, pas même un programme, ni une justification, mais expliquer. Puis le compte étant fait, organiser les forces le moment venu pour une prise d'arme et s'emparer du pouvoir, puisque la seule réponse possible ne peut être que politique et qu'il ne peut y avoir de socialisme révolutionnaire sans violence.

<sup>7</sup> Marx, *Les Luttes de classes en France*, éditions Folio/essai, p. 122.

<sup>8</sup> Sans pathos, ni romantisme. Voir sur ce point l'analyse du mot d'ordre de juillet 1830 « *Enfoncez les romantiques* », p. 15, préface, ed. La fabrique.

<sup>9</sup> Maurice Dommanget, *Blanqui la guerre de 1870-71 et la Commune*, éditions Domat, p.32.

<sup>10</sup> Il ne s'agit pas ici de se méprendre. Cette intensité, cette subjectivation du nom de Blanqui dans Blanqui même, nombreux sont les témoignages qui nous l'affirment. Moment où Blanqui devient Blanqui, où il est à lui-même son nom. Pour témoin, ce passage relaté par Dommanget, le dimanche 14 août. La veille, dès son arrivée à Paris, ses lieutenants lui soumettent les détails de l'insurrection pour le lendemain. Blanqui est sceptique, le « Vieux », comme il est nommé leur démontre les dangers d'une telle entreprise pour cependant se décider à l'action. Le lendemain, voici la scène : « *Le dimanche 14 août, passage Jouvence, à l'heure convenue, l'étonnement est grand parmi les lieutenants de Blanqui. Il ne sont plus en face d'un vieux réticent qui suppute et tergiverse, mais d'un chef plein de cran, toujours calme, toujours paisible il est vrai, mais qui commande, ordonne, impose sans rémission, d'une voix brève, d'un geste incisif, les yeux comme des charbons ardents. Il se lève dans le silence et fixe le combat pour l'après-midi* ».

Or, sur cette science et sa stratégie, Blanqui ne variera jamais. En 1879, il continuera d'affirmer ce qu'il proclamait déjà en 1848 : « *La question sociale ne pourra entrer en discussion sérieuse et en pratique qu'après la solution la plus énergique et la plus irrévocable de la question politique et par elle. Agir autrement, c'est mettre la charrue devant les bœufs. On a essayé une fois déjà, et la question sociale a été anéantie pour vingt ans. (...) Tout a disparu dans la tourmente soulevée par le pouvoir exécutif qu'il eût fallu renverser d'abord afin d'avoir le champ libre* »<sup>11</sup>.

Autrement dit, toute théorie révolutionnaire qui ne tient pas compte de la question de l'Etat est pour lui une chimère non pas seulement inutile mais dangereuse, voir une trahison faite au prolétariat. Agir en dehors de l'Etat, s'en tenir à une forme d'activité indépendante du domaine politique reviendrait, comme il le dénonce dans son article de 70, le communisme, l'avenir de la société, « *à convaincre les prolétaires à marcher les pieds et poings liés* »<sup>12</sup>. La question du gouvernement est une question de vie de ou de mort, impose d'elle-même la prise d'arme et la dictature du prolétariat. Sans cela, « *La République serait un mensonge, si elle ne devait être que la substitution d'une forme de gouvernement à une autre. Il ne suffit pas de changer les mots, il faut changer les choses. La République c'est l'émancipation des ouvriers, c'est la fin du régime de l'exploitation ; c'est l'avènement d'un ordre nouveau qui affranchira le travail de la tyrannie du Capital* ».

Il s'agira alors, dans une tradition jacobine de 93 pour mener à bien cette révolution, qui n'a d'autre nom que le communisme, de constituer une minorité agissante qui, au premier signal, doit être capable de combattre le pouvoir l'arme à la main et de s'en emparer. En 1868, les troupes blanquistes comptent 800 hommes dont une centaine armés de fusils. Plus tard, l'effectif atteindra 2 000 membres. Mais cette minorité suppose un peu plus qu'elle-même. Pour qu'il y ait un véritable rapport de force en présence dans la lutte, cette minorité invisible doit être rattachée aux masses pour les éveiller, les éduquer, les entraîner. Ce qui était le cas en 71. Elle doit être capable de sentir les moindres aspirations des masses, leur soulèvement possible. Là fut son échec, nous le verrons. Elle doit être une force non pour elle-même mais pour la classe ouvrière.

Ces quelques points énoncés appartiennent à la conscience collective qu'appelle le nom de Blanqui en 70/71. Ce que je veux dire, les mots l'affirment d'eux-mêmes. Blanqui était

<sup>11</sup> Cité par Maurice Dommanget, dans *Blanqui*, lettre de fin novembre 1879, éditions EDI paris, p. 54-55.

<sup>12</sup> Voici l'accusation menée : *Ah ! l'on prétend émanciper le peuple à l'encontre même de l'action gouvernementale, avec de petites sociétés coopératives ! Chimère ! Trahison, peut-être ! (...)* *Quelle est donc cette thèse nouvelle, soulevée, en dépit de l'expérience et du sens commun, par une prétendue science qui s'intitule économie politique ; thèse étrange, qui place toute l'activité d'un peuple en dehors de son gouvernement et l'en déclare radicalement indépendante ? Une pareille doctrine est le plus audacieux démenti à l'évidence et à l'histoire, par conséquent une sottise. Pis que cela, elle est une immoralité et un crime.* *L'histoire le proclame bien haut à la face des siècles, ce sont les gouvernements qui perdent ou qui sauvent les nations. Elles vivent et meurent par eux. Tout sort d'eux, le bien et le mal. Ils savent à merveille se faire honneur de l'un, comment n'auraient-ils pas la responsabilité de l'autre ? Ils sont responsables de tout, de l'ignorance, de la misère, de la perversion des idées et des mœurs, de la décadence et de la ruine matérielle, intellectuelle et morale. Le pain du peuple dépend d'eux aussi bien que son honneur. C'est donc en toute justice qu'il leur impute ses souffrances. On ne mange pas une bouchée sans leur permission, pas plus en Angleterre qu'ailleurs, n'en déplaît à messieurs les économistes. Ils nous tiennent par toutes les coutures. Quand une nation, affligée d'un mauvais gouvernement, n'a plus la volonté ou la force de le changer, elle tombe en agonie et glisse peu à peu dans le sépulcre. La question de gouvernement est une question de vie ou de mort.* *Rien ne serait plus funeste que de détruire cette vérité dans l'esprit des masses et de leur persuader que leur bien-être matériel n'est pas de la compétence de l'État. C'est ce qu'a tenté la coopération, soufflée par l'économie politique du laissez-passer et du laissez-faire, qui veut, paraît-il, qu'on passe et qu'on fasse, alors même qu'il n'est permis ni de faire, ni de passer. Elle a essayé de convaincre les prolétaires qu'il serait facile de marcher, pieds et mains liés. L'illusion ne sera pas longue. »*

autrement nommé « Le Vieux » ou « L'Enfermé » en tant qu'il incarnait la mémoire du mouvement insurrectionnel ouvrier et son sacrifice individuel. Être vieux révolutionnairement signifie avoir pris connaissance des leçons passées. De ce qui a été mené, savoir ce qui doit être fait sans retomber dans les mêmes erreurs. Être vieux révolutionnairement veut alors dire être la jeunesse lucide d'un temps nouveau à réaliser. Non pas répéter, mais rendre possible la décision d'un avenir commun.

Cependant, et pour ce qui suit, je dois poser un principe de précaution qui est un rappel. Blanqui n'a pas participé à la Commune élue, mais à la séquence « 14 août -17 mars », c'est-à-dire celle du Gouvernement de la Défense Nationale et de l'organisation de la Garde Nationale par le Comité central. Autre serait donc la question : qu'ont pu faire les blanquistes pendant la Commune sans Blanqui à leur tête ?<sup>13</sup> que je ne pourrais pas aborder aujourd'hui. De même, j'aimerais faire l'économie des conditionnels c'est-à-dire de ce qu'aurait fait Blanqui s'il avait été présent au lendemain de l'insurrection. Notre tâche, me semble-t-il, n'est pas d'analyser ce qui aurait pu être, mais les effets de vérité de ce qui a eu lieu et par là en comprendre l'échec.

Cette précaution importe parce qu'elle nous permettra ni d'attendre ni de faire dire à Blanqui plus que ce qu'il a écrit ou fait. Or ce qu'il nous faut comprendre c'est qu'il s'est retrouvé de septembre à mars dans une conjoncture qui imposait d'elle-même, à ses yeux, une urgence, une priorité, un appel qui ont commandé sa pensée et ses analyses dans un élan d'abord patriotique : la présence des Prussiens aux portes de Paris et l'attitude du gouvernement de la Défense Nationale. C'est là dessus que porteront ses analyses, ses condamnations face à ce qui deviendra très vite une lutte tant contre l'ennemi extérieur que l'ennemi intérieur. A partir du 27 octobre, date de l'armistice, Blanqui liera alors la guerre à outrance et la lutte des classes pour le socialisme<sup>14</sup>.

Une question alors se pose.

### ***Transition.***

Comment comprendre les échecs répétés de 1870 et 1871. Par trois fois Blanqui est présent dans les journées insurrectionnelles qui précèdent le 18 mars. Par trois fois, il échoue. Insurrectionnellement le 14 août, le 31 octobre, légalement lors des élections du 22 janvier, enfin par son emprisonnement, provoquant son absence aux événements du 18 mars, le jour même où Thiers décide de désarmer Paris. Alors que le peuple de Paris semble parler d'une même voix, comme le relate Georges Duveau : « *Dans les clubs populaires un nom revient sans cesse, prononcé par les orateurs avec enthousiasme, avec exaltation, avec vénération, le nom de Blanqui ... C'est Blanqui qui apparaît comme le chef éventuel de la Commune libératrice* », pourquoi sa science, donc le réel, n'a pas su être celle du prolétariat, au même moment ? Pourquoi ne se sont-ils pas immédiatement tenus dans un même

<sup>13</sup> Voir sur cette question la critique de Engels dans son introduction à la *Guerre Civile en France*.

<sup>14</sup> Mais c'est aussi cette urgence qui par exemple, l'amènera – contre Bakounine – dans un premier temps à passer une trêve (elle ne durera que quelques jours) avec le gouvernement de la Défense nationale lui qui en 51 proclamait : « *Malheur à nous si, au jour du prochain triomphe populaire, l'indulgence oublieuse des masses laissait remonter au pouvoir un de ces hommes qui ont forfait à leur mandat ! Une seconde fois c'en serait fait de la révolution ! Sur eux, anathème et vengeance, s'ils osaient réparaître ! Honte et pitié sur la foule imbécile qui retomberait dans leurs filets ! (...) Ce n'est pas assez que les escamoteurs de Février soient à jamais repoussés de l'Hôtel de Ville, il faut se prémunir contre de nouveaux traîtres* » ; Il y répondra dans son premier article de LPD « *En présence de l'ennemi, plus de partis ni de nuances* reproduit en note<sup>14</sup>. On ne peut donc que difficilement instruire notre analyse comme nous l'avons fait avec Marx, c'est-à-dire à l'épreuve de la « séquence Commune » réfléchie par et réfléchissant son œuvre. Cependant, cette précaution prise, il y eut bien un discours et des actes et qui pour leur échecs mêmes supposent de les réfléchir depuis ce qui fut écrit autant que ces écrits doivent se réfléchir pour nous dans cette conjoncture.

geste insurrectionnel, qui se traduirait selon l'axiome : « *une levée en masse guidé par son chef* » ?

Ce constat d'un échec nous ramène au syntagme « conjoncture révolutionnaire », non plus dans son unité d'expression – tendance vers laquelle j'avais fondé ma lecture de la *Guerre civile en France*, comme l'effet de vérité de cette *Adresse* – mais selon ses hétérogénéités, ses plans différents, et peut-être nous forçant à redéfinir le terme de conjoncture lui-même tel que jusqu'ici nous l'avions entendu.

Ce qui suppose dans un premier temps de prolonger une remarque de la première séance consacrée aux *Luttes de Classes* qui appelait par leur auteurs à un approfondissement pointant une distinction entre Marx et Blanqui.<sup>15</sup>

Cela en deux points.

Le premier sur la critique politique de l'histoire. Nous pouvons reconnaître chez Blanqui de nombreux points de convergence avec la critique politique de l'histoire de Marx. A savoir Blanqui, comme Marx, n'est pas un penseur de la loi, mais un penseur de *la lutte*, et donc de la stratégie, c'est-à-dire d'une pensée du temps et du contre-temps, d'une causalité ouverte.

Comme Marx et avec Marx, Blanqui récusera en de nombreux articles le positivisme régnant, le critiquant comme l'idéologie de la classe dominante. Ceux qu'il dénoncera comme les « *fatalistes de l'histoire* », ces « *adorateurs du fait accompli* », ne font à ses yeux que raconter *leur* histoire, évacuant l'un des termes de l'antagonisme de la lutte les « déclassés », c'est-à-dire une histoire racontée uniquement du point de vue des oppresseurs : « *Toutes les atrocités du vainqueur, la longue série de ses attentats sont froidement transformés en évolution régulière, inéluctable, comme celle de la nature* »<sup>16</sup>. Ce que refuse Blanqui, c'est – comme le tente les positivistes, d'assimiler la société à la Nature. Autrement dit, ce qui est mis en accusation, c'est la notion de « loi » en politique. A la différence de la Nature, là où l'homme agit, il n'y a pas de loi au sens où « *l'engrenage des choses humaines n'est point fatal comme celui de l'univers. Il est modifiable à toute minute* »<sup>17</sup>. Nous pourrions d'ailleurs poser comme hypothèse à la lecture de certains énoncés répétés dans les années 69/70, mais déjà en 1850, qu'à une physique de la politique positiviste, Blanqui y substitue une science du vivant, ayant souvent recours à l'analogie de l'adaptation de l'organisme à son milieu, hypothèse que nous développerons lorsque nous aborderons la question même du communisme et de sa temporalité propre d'adaptation.

Mais à la différence de Marx, cette position du *modifiable*, de la *bifurcation*, de cet appel toujours ouvert, dans une pluralité de possibles à décider trouve son fondement dans un volontarisme révolutionnaire. Aussi une révolution, dans la façon qu'elle aurait de s'inscrire dans une temporalité réfléchie par la conjoncture elle-même, ne peut s'analyser avec lui au sein d'un processus objectif. Elle aura pour mode opératoire la décision. Il s'agit de vouloir chez Blanqui, c'est-à-dire d'agir immédiatement.

C'est là le lieu où se joue pour nous la distinction la plus appuyée entre Marx et Blanqui et tout ce qui pourra en découler tant d'un point de vue théorico-pratique, et donc dans ses effets de vérité sur le mode organisationnel d'une insurrection et son lendemain.

Ce point de divergence, qu'il s'agit de clarifier doit pouvoir se penser autour de ce que Gramsci nommera « la victoire permanente », c'est-à-dire dans la façon qu'a l'acte de se réfléchir dans la conjoncture. Pour Gramsci « *Seule la lutte, et pas même son résultat immédiat mais celui qui s'exprime dans une victoire permanente, dira ce qui est rationnel ou irrationnel* », autrement dit, une distinction doit être posée entre la lutte comme processus et

<sup>15</sup> Séance du 11 octobre 2008, archives GRM.

<sup>16</sup> Blanqui, *Contre le positivisme*, 1er avril 1869.

<sup>17</sup> *Ibid.*

le résultat comme tel d'une action insurrectionnelle. Cette distinction pourrait certainement être entendue dans ce que Thomas nommait « l'intensité des conséquences », à savoir que l'issue d'une lutte ne s'affirmerait pas tant dans son effet immédiat, mais que son effet de vérité ne pourra être jugé que réfléchi rétrospectivement à la lumière de la « victoire permanente ». Autrement dit, ce qui existe c'est la lutte, plus que ses différents moments concrets, qui ne prennent véritablement sens que révélés dans la temporalité du mouvement lui-même. – point que j'ai essayé de développer dans la dernière séance –.

Blanqui en a bel et bien conscience, lui qui n'a de cesse de se méfier ou d'appeler à la vigilance des lendemains insurrectionnels qui n'en sont pas, et qui nous force à distinguer deux temporalités, le temps révolutionnaire de la stratégie insurrectionnelle. Ainsi affirme-t-il : « *Mais le lendemain d'une révolution, coup de théâtre. Non pas qu'il s'opère une transformation subite. Hommes et choses sont les mêmes que la veille.* » ; « *N'oublions pas la race des vampires, qui est aussi celle des caméléons. Elle ne disparaîtrait pas plus, le lendemain de la révolution, que la race des naïfs et des simples, sa pâture ordinaire* »<sup>18</sup>.

Ce qui nous amène au second point de notre prolongement.

Si une décision stratégique doit être prise, c'est précisément parce qu'il n'y a pas de choix. Comme le soulignaient Antoine et Guillaume alors que chez Marx il y a un appel à la patience du concept, avec Blanqui l'appel est à l'urgence constante de l'action, selon le mot d'ordre : « *Le devoir d'un révolutionnaire, c'est la lutte toujours, la lutte quand même, la lutte jusqu'à l'extinction* »<sup>19</sup>. La révolution est toujours déjà à l'ordre du jour avant même son choix et sera sans cesse remise en jeu. Ce point, prochainement, nous amènera dans une note à reposer le problème de la répétition et de l'inédit dans le temps révolutionnaire, comme éternel retour du même et peut-être à une autre forme de patience.

Mais c'est bien là que le problème des temporalités hétérogènes se pose. Si la question ne porte plus sur les conditions objectives d'une situation insurrectionnelle, et dans le processus qui le réfléchit, elle devient alors strictement stratégique : Comment choisir et quand ? Qui choisit pour qui et au nom de quoi ? Autrement dit, la décision insurrectionnelle d'une minorité agissante doit-elle et peut-elle précéder celle de la volonté de tous en leur nom ? Un nom que tous nous portons déjà tout en l'ignorant, le communisme, qui devra par lui-même se réfléchir dans le peuple et par le peuple, alors que « communisme » et « révolution » sont un seul et même mot. Comment, dans ses conditions, l'événement insurrectionnel peut-il alors convoquer en conscience le peuple sans convoquer la masse ?

Pour le dire autrement : Comment Blanqui instruit-il stratégiquement et révolutionnairement ce temps d'une décision commune ? Et si l'issue d'une lutte se juge selon « la victoire permanente », et non pas seulement dans l'immédiateté de son effet, comment l'avenir se joue-t-il chez Blanqui. Bref, l'avenir dure-t-il longtemps dans le présent insurrectionnel blanquiste ? Le révolutionnaire participe-t-il à la révolution ?

Ces dernières questions nous permettent d'aborder les échecs du 14 août et du 31 octobre sur lesquels Blanqui lui-même revient dans deux articles de la *Patrie en danger* du 16 septembre et du 4 novembre 70. Ce qu'il nous faut alors analyser, c'est cette stratégie de la minorité que nous venons de poser à **la lettre** et la faire réfléchir **en esprit** avec ces articles c'est-à-dire les faire réfléchir par et dans l'urgence de la situation. Et comment par ces échecs même de fait, Blanqui produira des effets de vérité en retour sur cette conjoncture.

J'appuierais mon analyse uniquement au cas du 14 août. Bien que précédant le 4

<sup>18</sup> Blanqui, *Le communisme, avenir de la société*, dans *Maintenant il faut des armes*, éd. La fabrique, p.217 et 203

<sup>19</sup> Blanqui., *Instructions pour une prise d'armes*, ibid., p. 263

septembre, il faut y voir le problème répété que nous pose l'action blanquiste dans ses conséquences tant théoriques que pratiques, son symptôme.

Sans entrer dans les détails, l'échec 14 août peut stratégiquement s'expliquer ainsi. Alors que ses lieutenants lui affirment que la classe ouvrière est prête pour une prise d'arme, qu'elle n'attend qu'un signal, Blanqui discute le plan qui lui est soumis doutant de la pertinence tactique d'une attaque du fort de Vincennes. Il se décide pourtant pour l'action. Mais le lendemain, il repousse le plan de Vincennes pour se diriger vers la Villette, non loin du quartier ouvrier de Belle Ville. L'idée étant, de dérober les armes entretenues caserne par caserne, sans une goutte de sang versé, tout en parcouru les boulevards extérieurs en ralliant les insurgés. Le soir, à la tête d'une armée levée en masse au seul mot d'ordre blanquiste, s'établir à l'Institut afin de commander les bords de Seine et de pouvoir évoluer vers les Tuileries, la Préfecture de Police, l'Hôtel de Ville. Or voici la description que nous en donne Blanqui, dans son article du 16 septembre, qui fait suite à l'échec de la première caserne : « *Après ces inutiles pourparlers, les insurgés abandonnèrent la caserne et se mirent en marche vers Belleville par le boulevard extérieur. Il fut alors évident pour eux que leur projet n'avait aucune chance de réussite. La population paraissait frappée de stupeur.*

*Attirée tout à la fois par la curiosité et retenue par la crainte, elle se tenait, immobile et muette, adossée des deux côtés aux maisons. Le boulevard parcouru par les insurgés restait complètement désert. En vain ils faisaient appel aux spectateurs par les cris « Vive la République ! Mort aux Prussiens ! Aux armes ! ». Pas un mot, pas un geste, ne répondaient à ces excitations.*

*Les chefs de l'entreprise avaient supposé que la gravité de la situation et les tumultes des jours précédents seraient des motifs suffisants pour rallier les masses. Le fait est que, dans ce quartier si révolutionnaire de Belleville, l'émeute n'entraîna pas une seule recrue. La colonne insurgée avait parcouru ainsi plus de deux mille mètres sur le boulevard de Belleville au milieu de l'isolement et du silence. »* La suite du texte nous en donne une explication, réfléchi par les élections de la Garde Nationale :

(...)

*Le temps et les événements ont fait justice de ces turpitudes. Paris (aujourd'hui) comprend que ces hommes ont voulu faire le 14 août ce qui s'est accompli le 4 septembre. Ils se sont trompés sans doute, l'heure n'était pas venue, il faut savoir la deviner, et, dans des questions si redoutables, la méprise, l'erreur de calcul, devient une lourde responsabilité. « J'ai cru » n'est jamais une justification.*

*On peut justement reprocher aux insurgés de la Villette un retard de huit jours. C'est le dimanche, 7 août, au lendemain du désastre de Reischonën qui avait soulevé Paris, qu'il fallait se précipiter sur l'empire. Le 14, il était trop tard ou trop tôt »<sup>20</sup>.*

---

<sup>20</sup> Blanqui, *La Partie en Danger*, (Gallica 2). Ce qui a raté le 14, me semble-t-il, c'est le passage que Sartre analyse dans sa *Critique de la Dialectique*, du groupe sérielle à celui en fusion, où apparaît une nouvelle forme de totalisation qui avant de devenir un groupe se traduira par la logique de l'effervescence et de l'imitation, comme manifestation, qu'il nomme, d'une « altérité de quasi-réciprocité ». *Sous la menace*, chacun voit en l'autre son propre avenir et découvre de là son acte présent dans l'acte de l'autre. Elle est donc d'abord une réaction par une indignation partagée face à des *praxis* organisées, face à l'insupportable. Et si dans le collectif, le réel se définissait par son impossibilité, le passage au groupe va supposer de faire de l'impossibilité l'objet à dépasser pour continuer à vivre. Chacun réagit d'une manière nouvelle. Ni en tant qu'individu, ni en tant qu'autre mais comme incarnation singulière de la « personne commune ». Quelque chose est donné qui n'est ni le groupe, ni la série mais, que Sartre nommera à la suite de Malraux : l'Apocalypse, c'est-à-dire la dissolution de la série dans le groupe en fusion. Groupe non encore structuré, amorphe, mais qui se caractérise comme le contraire immédiat de l'altérité. Si dans la série, l'unité est ailleurs, dans le groupe en fusion l'unité synthétique est immédiatement ici en moi et dans tous les autres. ; « où si l'on préfère dans en chaque lieu de la ville, à chaque moment, dans chaque processus partiel, la partie où se joue tout entière et le mouvement de la ville y trouve son achèvement et sa signification ». Cette unité devient active dont la loi n'est plus la séparation comme dans le collectif sériel, mais l'ubiquité, où le Même partout. Le groupe transforme de l'intérieur chaque individu,

C'est ce *trop tôt ou trop tard*<sup>21</sup> qu'il nous faut alors analyser dans ce jeu différentiel entre interpellation et contre interpellation et des temporalités que chacun engage.

Rater le moment opportun, c'est rater le peuple lui-même. Car la question n'est pas de dire que le peuple n'est *pas* prêt. Le peuple est *toujours déjà plus ou moins prêt* et le 14, il n'était *plus* prêt. Il l'était quelques jours plutôt à l'annonce de nouvelles défaites. Il le sera quelques semaines plus tard. Mais le 14 était un jour sans peuple. Arnould nous en donnera une description en ses termes, qui si elle ne se rapporte pas à la journée du 14 août, elle nous en donne l'affect. Ou pour reprendre ce que nous disions tout à l'heure avec Althusser sur l'interpellation : « *Paris voyait la police partout, et cette vision, ce cauchemar, l'hébetait, le rendait incapable de toute action commune. Ce n'était pas de la lâcheté, non certes. (...) Seulement, l'œuvre la plus néfaste du despotisme, c'est de séparer les citoyens, de les isoler les uns des autres, de les amener à la défiance, au mépris réciproque. Personne n'agit plus, parce que personne n'ose plus compter sur son voisin, et l'on assiste à ce phénomène singulier qu'une foule composée d'hommes braves et prêts à sacrifier leur vie sans marchandier, se conduit avec pusillanimité. Telle était la situation des esprits à Paris, le 3 septembre au soir* »<sup>22</sup>. Tel il le fut le 14 août.

Comment expliquer qu'un mot d'ordre tel que nous l'avons défini face à l'insupportable, attendu et reconnu par tous, puisse rester lettre morte, alors tous parlaient d'une même voix. Pourquoi cela ne prend-t-il pas ? Peut-être que l'explication se trouve dans

où chacun va devenir pour l'autre un indicateur, un « tiers médiateur » unificateur et tournant. Chaque individu devient « un individu commun » et reconnaît sa solidarité « égalitaire » et « responsable » avec tous les autres. *Ubiquité* de la liberté qui se manifeste en chacun.

C'est ce passage qui n'a pas su être. Blanqui fut ce jour là sans le peuple.

Or c'est précisément l'inverse qui se déroulera le 31 octobre, journée certainement au yeux de tous la plus confuse de toute l'histoire de la Commune. Da costa le résumera en ces termes : « *Mais à cette foule envahissante et bien déterminer à en finir, il manquât des chefs sur lesquels elle avait compté et qui, il faut bien le dire, n'arrivèrent que tardivement, sans s'être concertés et avec des vues tout à fait différentes* ». Là, c'est le peuple non pas sans Blanqui, mais arrivé trop tardivement, mais sanctionné aussi par sa crédulité d'avoir cru vaincre avant l'heure. L'échec en sera d'autant pesant qu'il provoquera quelques mois plus tard son arrestation.

<sup>21</sup> Cette question sera à reprendre à partir des réflexions de Rosa Luxemburg, contre le blanquisme. Je pense à ses développements dans son article Réforme sociale ou révolution. Par exemple, p. 100-101. « *Sauf en certains cas exceptionnels - tels que la Commune de Paris, où le prolétariat n'a pas obtenu le pouvoir au terme d'une lutte consciente, mais où le pouvoir lui est échu comme un bien dont personne ne veut plus - la prise du pouvoir politique implique une situation politique et économique parvenue à un certain degré de maturité. C'est là toute la différence entre des coups d'Etat de style blanquiste, accomplis par " une minorité agissante ", déclenchés à n'importe quel moment, et en fait, toujours inopportunément, et la conquête du pouvoir politique par la grande masse populaire consciente ; une telle conquête ne peut être que le produit de la décomposition de la société bourgeoise ; elle porte donc en elle-même la justification économique et politique de son opportunité.*

*Si l'on considère les conditions sociales de la conquête du pouvoir, la révolution ne peut donc se produire prématurément ; si elle est prématurée, c'est du point de vue des conséquences politiques lorsqu'il s'agit de conserver le pouvoir. (...) Tout d'abord un bouleversement aussi formidable que le passage de la société capitaliste à la société socialiste ne peut se produire d'un bond, par un coup de main heureux du prolétariat. L'imaginer, c'est faire preuve encore une fois de conceptions résolument blanquistes. La révolution socialiste implique une lutte longue et opiniâtre au cours de laquelle, selon toute probabilité, le prolétariat aura le dessous plus d'une fois ; si l'on regarde le résultat final de la lutte globale, sa première attaque aura donc été prématurée : il sera parvenu trop tôt au pouvoir. Or - et c'est là le deuxième point - cette conquête " prématurée " du pouvoir politique est inévitable, parce que ces attaques prématurées du prolétariat constituent un facteur, et même un facteur très important, créant les conditions politiques de la victoire définitive : en effet, ce n'est qu'au cours de la crise politique qui accompagnera la prise du pouvoir, au cours de longues luttes opiniâtres, que le prolétariat acquerra le degré de maturité politique lui permettant d'obtenir la victoire définitive de la révolution. Ainsi ces assauts " prématurés " du prolétariat contre le pouvoir d'Etat sont eux-mêmes des facteurs historiques importants, contribuant à provoquer et à déterminer le moment de la victoire définitive ».*

<sup>22</sup> Arthur Arnould, *Histoire populaire et parlementaire de la Commune de Paris*, éditions JML, p. 10.

les textes qui précèdent la Commune, ceux de la *Condition Sociale*, et qui nous posent un autre problème celui de l'éducation et de la forme que devra prendre le communisme. C'est là peut-être ce qui peut se comprendre, sans pour autant la résoudre, la question de l'hétérogénéité des temporalités révolutionnaires et qui fait qu'un chef ne rencontre pas son armée.

L'obstacle que Blanqui n'a pas cessé de combattre, c'est l'ignorance. Or cet problème nous ramène au second point laissé en suspens lors de notre dernière séance : la science prolétarienne. Sur ce point encore, Blanqui n'est pas Marx.

En mars 48 à la veille d'une élection législative, Blanqui, dans un appel à son ajournement, écrivait : « *Le peuple ne sait pas. Il faut qu'il sache. Ce n'est pas l'œuvre d'un jour ni d'un mois... Laissez le peuple naître à la République* »<sup>23</sup>. Entre 48 et 71, ce temps a-t-il suffi au peuple pour naître et apprendre, alors que l'ignorance est l'arme même de l'Etat, de la bourgeoisie et de l'Eglise ?

Blanqui répétera en 70 son constat : le peuple ignore encore, il faut lui expliquer tout ce qui a lieu, c'est-à-dire et surtout, tout ce qui se tait, se trame tout ce qui par l'absence même de décision trahit ce qui se décide *en vérité*. Là est l'effet de vérité blanquiste : être la vérité de son faux double. Rabattre la réalité sur elle-même pour en dénoncer les trahisons. Tel sera la raison de la création de son journal. Par exemple autour de la nuit insurrectionnelle du 31 octobre. Le 4 novembre, il titre son article : « La vérité sur le 31 Octobre », « *la crédulité publique accueille indifféremment tout ce qu'on lui offre, le citoyen Blanqui se croit tenu de dire sa participation aux faits du 31 octobre* »

Tel sera, comme nous l'avons vu avec Weiss, la raison de l'ouverture de son club.

Pourquoi une telle application d'un savoir de vérité, parce que seule la connaissance est ce qui peut mener au communisme, c'est-à-dire à la raison d'être même du réel.

Ce qui, par contre, a changé depuis 48, c'est le socialisme lui-même libéré de ses utopies sociales, proudhoniennes : « *Le communisme, qui est la révolution même, doit se garder des allures de l'utopie et ne se séparer jamais de la politique. Il en était dehors naguère. Il s'y trouve en plein cœur aujourd'hui. Elle n'est plus sa servante. Il ne doit pas la surmener, afin de conserver ses services. Il lui est impossible de s'imposer brusquement, pas plus le lendemain que la veille d'une victoire. Autant vaudrait partir pour le soleil. Avant d'être bien haut, on se retrouverait par terre, avec les membres brisés et une bonne halte à l'hôpital* »<sup>24</sup>.

Or ce passage nous amènera à conclure par deux remarques.

Premièrement, si le communisme a su se libérer de ses formes utopiques, - critique adressée contre Proudhon de la même façon que Marx le dénonçait précisément dans le passage que j'invoquais de la *Guerre Civile*, et qu'il ne peut désormais se définir que sous la condition du politique, cette condition en appelle une seconde et nécessaire celle de devoir se plier au rythme de la politique elle-même. Il s'agira alors de toujours garder en mémoire ce qui sera la leçon de 1848 : donnons au temps de la politique son temps, sa *patience* celui de l'*instruction*, le communisme ne pouvant devancer seul, ne pouvant marcher seul. Ni un pas en avant, ni un pas en arrière qui ne puisse se faire l'un sans l'autre. Autrement dit, le communisme ne peut être ni décréter, ni proclamer (*cf. p. 221, autre occurrence*). Il ne peut s'imposer *a priori*. De même chez Marx mais qui avec Blanqui s'accompagne d'une toute texture théorique.

Il y a en effet une autre forme de patience que celle du concept que j'évoquais tout à l'heure lorsque je posais comme hypothèse qu'à une physique de la politique positiviste, Blanqui y substitue une science du vivant. Cette patience créatrice convoque chez Blanqui

<sup>23</sup> Blanqui, *Deuxième pétition pour l'ajournement des élections*, *ibid.*, 137.

<sup>24</sup> Blanqui, *Le communisme, l'avenir de la société*, *ibid.*, 216.

une analogie et une clinique du vivant avec son milieu. Ainsi, dans son article, *Le communisme, avenir de la société*, il affirme : « *Il y a des conditions d'existence pour tous les organes. En dehors de ces conditions, ils ne sont pas viables. La communauté ne peut s'improviser, parce qu'elle sera une conséquence de l'instruction qui ne s'improvise pas davantage* ». Ce qu'il énonce en ces autres termes, faisant figure d'un même axiome : « *Ignorance et communauté son incompatibles. Généralité de l'instruction sans communisme et communisme sans généralité de l'instruction, constituent deux impossibilités égales* »<sup>25</sup>.

Combien de temps cela durera-t-il ? « *Dans quels délais le communisme pourra-t-il s'installer en France ? Question difficile* » ; « *Les ténèbres ne se dissipent pas en vingt-quatre heures, répond Blanqui. De tous nos ennemis, c'est le plus tenace. Vingt années ne suffiront peut-être pas à faire le jour complet* »<sup>26</sup>.

D'où cette seconde remarque :

Donner à la politique son temps, ce qui signifie donner au communisme son temps, nous explique pourquoi Blanqui se refusera à devoir penser l'avenir. Le communisme n'étant que l'effet de ce qui s'achemine *naturellement*, il trouvera alors *naturellement* et par lui-même sa forme, comme un organisme sait lui-même devenir ce qu'il a à être. C'est pourquoi, la question de demain ne peut ni ne doit se poser. « *En ce sens, cela ne nous regarde pas* » ; « *occupons-nous d'aujourd'hui. Demain ne nous appartient pas, ne nous regarde pas. Notre seul devoir est de lui préparer de bons matériaux pour son travail d'organisation. Le reste n'est plus de notre compétence* »<sup>27</sup>.

Si donc chez Marx, une conjoncture révolutionnaire, suppose des conditions objectives, Il s'agit à l'inverse ici de créer les conditions nécessaires, qui se traduiront chez Blanqui par une suite de mesure à prendre, que son Journal n'aura de cesse de réclamer (et qui sera reprise par la commune elle-même). Mais cela fait, il s'agira laisser libre cours à ce pouvoir créateur qu'est le vivant devant lequel le révolutionnaire doit s'effacer. Nous pourrions retraduire cela en termes de rapports de forces, qui fait de la société un organisme animé d'une spontanéité créatrice et de l'histoire le développement d'un corps et dont une révolution ne ferait que libérer la grande force naturelle qui anime l'organisme sociale (et non son organisation) dans son mouvement inéluctable. Il s'agit en somme de faire entrer l'humanité dans son propre temps, sa maturité.

Dès 1850, Blanqui nous donnait à lire cette logique du vivant, sa puissance de vie, devant lesquels le révolutionnaire s'efface, à qui l'avenir n'appartient pas : « *Une révolution détermine dans le corps social un travail instantané de réorganisation semblable aux combinaisons tumultueuses des éléments d'un corps dissous qui tendent à se recomposer en une forme nouvelle. Ce travail ne peut commencer tant qu'un souffle de vie anime encore la vieille agrégation. Ainsi, les idées reconstitutives de la société ne prendront jamais corps aussi longtemps qu'un cataclysme, frappant de mort la vieille société décrépète, n'aura pas mis en liberté les éléments captifs dont la fermentation spontanée et rapide doit organiser le monde nouveau. Toutes les puissances de la pensée, toutes les tensions de l'intelligence ne sauraient anticiper ce phénomène créateur qui n'éclate qu'à un moment donné. On peut préparer le berceau, mais non mettre au jour l'être attendu. Jusqu'à l'instant de la mort et de la renaissance, les doctrines, bases de la société future, restent à l'état de vagues aspirations, d'aperçus lointains et vaporeux. C'est comme une silhouette indécise et flottante à l'horizon dont les efforts de la vie humaine ne peuvent arrêter ni saisir le contour. Il vient aussi une heure, dans les temps de la rénovation, où la discussion épuisée ne saurait plus avancer d'un*

<sup>25</sup> *Ibid.*, 203 et 199.

<sup>26</sup> *Ibid.*, 222 et 223

<sup>27</sup> *Ibid.*, 209 et 212-213.

*pas vers l'avenir. En vain elle se fatigue à lever une barrière infranchissable à la pensée, une barrière que la main seule de la révolution pourra briser. C'est le mystère de l'existence future dont le voile impénétrable aux survivants tombe de lui-même devant la mort. Qu'on démolisse la vieille société : on trouvera la nouvelle sous les décombres ; le dernier coup de pioche l'amènera un jour triomphante »<sup>28</sup>.*

Si je fait le compte ; A poser la question du *kairos* insurrectionnel, « *ce trop tôt ou trop tard* », et voyant dans son échec son effet de vérité propre, nous posons cette autre question de savoir si l'avenir durait longtemps dans le présent insurrectionnelle blanquiste.

En fait, il me semble qu'on se retrouve dans le même problème auquel Auguste comte s'est confronté mais de manière inversée. Guillaume le formulait ainsi, il y a quelques séances. Pour Comte la question était : comment la théorie va pouvoir venir informer, ou agir dans le champ historique contenu du fait que le champ social et le champ théorique ont deux types de temporalités complètement différents. A savoir que la théorie est lente, alors que le champ social et politique de la période est au contraire très rapide. Si avec Blanqui on retrouve ce différentiel de temps non synchronique, le problème devient comment l'action, le mot d'ordre, agit-il dans le champ théorique collectif, si ce n'est qu'il ne confronte à un cercle vicieux pointé par Bensaïd, qu'il faudrait, à la révolution un peuple éduqué, mais pour rendre cette éducation possible, le peuple doit commencer par prendre le pouvoir. De rien devenir un tout.

Du coup, du syntagme « conjoncture révolutionnaire », que nous reste-t-il ? Nous avons remarqué, que le temps d'une contre-interpellation insurrectionnelle, celui du 14 août par exemple, ne pouvait objectivement, préalablement se définir, puisque « *toutes les tensions de l'intelligence ne sauraient anticiper ce phénomène créateur qui n'éclate qu'à un moment donné* ». Il a lieu ou pas. Temps indéterminable qui lui-même en appelle un second, celui de ses conséquences. Autrement dit, ce qu'il reste c'est la « révolution permanente », qui semble ici se substituer à la « victoire permanente » marxienne ou ce que Blanqui nommait l'anarchie permanente.

Une hypothèse à poser. Si Blanqui n'est pas Marx, c'est, semble-t-il parce qu'il invente quelque chose que Deleuze reprendra plus tard ailleurs sous la question du zizag. En somme, la question était aujourd'hui de savoir comment mettre en relation des singularités disparates ou des potentiels convoqués par un mot d'ordre. Et cela, c'est la question du sombre précurseur deleuzien, qui maintenant ensemble des potentiels différents fait fulgurer l'événement visible. Le révolutionnaire blanquiste, c'est en somme, l'éclair qui fait voir les choses en libérant la vie toujours déjà là.

Cependant, on en comprendra aussi la difficulté de son effectivité et les critiques notamment de Engels qui pourront suivre et celles de Rosa Luxemburg que nous aurons à reprendre dans notre prochaine séquence. En somme, ce que Blanqui n'a pas su penser c'est peut-être l'être collectif révolutionnaire lui-même.

---

<sup>28</sup> Blanqui, *Sur la révolution, Ibid.*, p. 163